

# INTRODUCTION LE QUOTIDIEN : UNE NOTION AUX FRONTIÈRES MOUVANTES

Corinne GRENOUILLET, Maryline HECK et Alison JAMES

« Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour [...], comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire<sup>1</sup>? » (Georges Perec).

## LE PARADOXE DU QUOTIDIEN

Écrire le quotidien : ce programme *a priori* des plus simples prend dans le temps pandémique que nous vivons une complexité toute particulière, tant nous en venons à ne plus savoir ce qui fait véritablement notre quotidien, à mesure que l'exceptionnel d'une catastrophe et d'un « état d'urgence sanitaire » se mue en un nouvel ordinaire, dont rien ne nous permet à ce jour de présager l'issue. Ce temps si singulier pour tous, si dramatique pour certains, rend particulièrement aigu le questionnement sur ce qui peut bien constituer notre quotidien.

Toutefois, ce n'est sans doute pas qu'en état de pandémie que ce questionnement prend une tournure si épineuse. La difficulté à cerner le quotidien<sup>2</sup>, à en définir la substance, pourrait bien être inhérente à son objet même. L'idée est récurrente dans les discours théoriques sur le quotidien. « Le paradoxe du quotidien s'apparente à celui du temps, tel que Saint Augustin l'expose dans les *Confessions* : si on me demande ce que c'est, je ne sais quoi répondre ; si on ne me

1. G. PEREC, *L'Infra-ordinaire*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du xx<sup>e</sup> siècle », 1989, p. 11.

2. Depuis la rédaction de cette introduction, un autre ouvrage est paru : M. HECK, *Écriture et expérience de la vie ordinaire*, Bruxelles, La Lettre volée, coll. « Essais », 2023. Il reprend certains développements qu'on peut lire dans ces pages concernant les conceptualisations du quotidien et de l'ordinaire.

le demande pas, je sais clairement ce qu'il est », note ainsi Bruce Bégout dans son essai *La découverte du quotidien*<sup>3</sup>. On retrouve cette idée d'une difficulté à arraisonner le quotidien aussi bien chez Henri Lefebvre (*Critique de la vie quotidienne*, 1947) que chez Maurice Blanchot qui écrit, dans « La parole quotidienne » : « le quotidien : ce qu'il y a de plus difficile à découvrir<sup>4</sup> ». La difficulté serait donc tout d'abord existentielle : nous avons souvent du mal à voir ce qui est juste sous nos yeux. Tel serait l'(apparent) paradoxe du quotidien.

Mais la difficulté est aussi théorique. Elle tient déjà au fait que le quotidien n'est pas un concept à proprement parler, tout juste une notion, qu'il s'agirait de différencier d'autres notions voisines, telles l'ordinaire, l'habituel, le banal, voire l'insignifiant ou le dérisoire. Ces trois derniers termes, certes, ont une portée plus restrictive, et une connotation souvent péjorative<sup>5</sup>. L'ordinaire et l'habituel sont quant à eux plus proches, qui désignent eux aussi le cours « normal » des choses. La question se pose notamment de ce qui peut distinguer le quotidien de l'ordinaire, ces termes ayant tous deux été l'objet de théorisations substantielles. Or, les points de jonction entre les deux notions paraissent nombreux. L'idée que nous avons du mal à voir ce qui est juste sous nos yeux est ainsi récurrente dans les discours sur l'ordinaire comme dans ceux portant sur le quotidien. Comme le note Michel Braud :

L'ordinaire échappe aussi au discours par ses caractéristiques propres : c'est un objet fuyant, instable. Il est répétitif et de ce fait sans valeur ; il engage un très grand nombre d'objets du monde, d'actions ou de pratiques de la vie de tous les jours ; il n'est pas facilement délimitable (qui peut dire où s'arrête l'ordinaire?) ; il n'a pas vraiment de forme, ne possède pas d'organisation perceptible, ne constitue pas vraiment une histoire – non qu'il n'y ait pas d'histoires ordinaires, évidemment, mais celles-ci tiennent encore à la suite indifférenciée du quotidien. On peut

3. B. BÉGOUT, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 59.

4. M. BLANCHOT, « La parole quotidienne », *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 355.

5. Voir sur ce point I. DECARIE, B. FAIVRE-DUBOZ et É. TRUDEL (dir.), *Accessoires. La littérature à l'épreuve du dérisoire* (Québec, Nota Bene, 2003). Et S. JOSEPH (dir.), *Révéler l'habituel : la banalité dans le récit littéraire contemporain* (Montréal, Département des littératures de langue française de l'université de Montréal, coll. « Paragraphes », 2009). Sandrina Joseph note : « lieu partagé, objet usuel, idée commune : la chose banale s'offre à tous sans distinction, absorbée par la réalité qui constitue notre quotidien. Difficile, dans ces circonstances, de la remarquer, d'en prendre note puisqu'elle est, par définition, ce qu'on prend pour acquis, ce qu'on néglige, ce qu'il n'est pas nécessaire de commenter tant cela va de soi – ce qui, en somme, a peu de valeur. Aussi le qualificatif banal revêt-il généralement un sens péjoratif [...] » (p. 7). Michel BRAUD souligne ainsi que le terme « banal », « tout en étant donné comme synonyme [à celui d'"ordinaire"] par les dictionnaires, impose immédiatement sa différence. Est banal ce qui manifeste une conformité totale à l'usage et l'effacement de toute originalité. Or l'ordinaire n'implique ni l'une ni l'autre » (« L'art de l'ordinaire », *Méthode! Revue de littératures*, n° 21, 2012, p. 12).

considérer que l'ordinaire est un autre nom du réel lorsqu'on a enlevé de celui-ci ce qui pouvait en faire un récit dramatique<sup>6</sup>.

Les questions soulevées rejoignent celles posées par Bégout, Blanchot ou encore Lefebvre au sujet du quotidien : « peut-on vraiment le mettre en mots ? N'est-il pas trop commun pour être délimité ou décrit ? Et son caractère proliférant ne le rend-il pas insaisissable ? », s'interroge aussi Braud, qui note lui-même que « l'ordinaire partage bien de nombreux caractères avec le quotidien : il ne peut pas être pensé indépendamment de la vie de chaque jour car celle-ci est ce qui fonde l'ordre des choses par son caractère répétitif et temporellement indifférencié. Les actions ordinaires de la vie sont des actions habituelles, souvent quotidiennes. “Le quotidien, c'est [...] nous-mêmes à l'ordinaire”, note Blanchot<sup>7</sup> ».

La description de l'ordinaire donnée par Braud (le réel dépourvu de ses aspects « dramatiques ») suggère cependant que celui-ci aurait un empan plus large que le quotidien. Comme le note encore le théoricien, « l'ordinaire ne se réduit pas au quotidien [...] : le discours ordinaire n'est pas nécessairement quotidien, pas plus que le cours ordinaire des choses n'est précisément leur cours quotidien. Le quotidien comporte une dimension matérielle, domestique et strictement répétitive à laquelle l'ordinaire n'est pas entièrement assujéti<sup>8</sup> ». Le terme « quotidien », issu du latin *quotidie* (« chaque jour »), suppose en effet une récurrence (il désigne d'abord ce qui est « de chaque jour ; qui se fait, revient tous les jours »), récurrence à laquelle l'ordinaire échappe, qui désigne avant tout ce qui est « conforme à l'ordre normal, habituel des choses ; sans condition particulière<sup>9</sup> ».

Quotidien et ordinaire ne recouvrent donc pas tout à fait la même réalité. Plus décisif encore, ils renvoient à des traditions théoriques différentes : plutôt d'origine continentale pour le quotidien, et américaine pour l'ordinaire (l'anglais distingue lui aussi entre *everyday* et *ordinary*), comme le rappelle bien Cécile Mahiou dans l'article qui inaugure cet ouvrage. La coloration continentale du terme « quotidien » se laisse lire dans le choix du mot chez Michael Sheringham (*Everyday Life/ Traversées du quotidien*), qui retrace l'essor de la notion dans la pensée et la littérature européennes, essentiellement françaises, au xx<sup>e</sup> siècle. C'est le terme « quotidien » que choisissent ainsi Henri Lefebvre et Michel de Certeau pour l'intitulé de leurs ouvrages, qui forment respectivement le premier

6. M. BRAUD, « L'art de l'ordinaire », art. cité, p. 11.

7. *Ibid.*, p. 11 et 12.

8. *Ibid.*, p. 12.

9. Définitions du dictionnaire *Le Petit Robert* 1 (Le Robert, 1988), articles « quotidien » (p. 1584) et « ordinaire » (p. 1318).

et le dernier jalon d'une période d'effervescence théorique autour du quotidien que décrit Sheringham, qui court de l'après Seconde Guerre mondiale jusqu'en 1980<sup>10</sup>.

Comme celle de quotidien, l'idée d'ordinaire prend son essor essentiellement au xx<sup>e</sup> siècle. Le thème tel qu'il s'élabore aujourd'hui en sciences humaines et sociales doit beaucoup au transcendantalisme américain né au xix<sup>e</sup> siècle, avec la philosophie d'Emerson, comme le rappelle Cécile Mahiou dans sa contribution, qui évoque l'importance notamment du dialogue entre le pragmatisme d'un John Dewey et la philosophie analytique de Wittgenstein pour la conceptualisation de l'ordinaire. Cette prééminence de l'« ordinaire » sur le « quotidien » se reflète chez les penseurs contemporains qui puisent dans ces traditions, de Stanley Cavell (*In Quest of the Ordinary*, 1988) à Barbara Formis (*Esthétique de la vie ordinaire*, 2010<sup>11</sup>).

Le choix du terme « quotidien » plutôt qu'« ordinaire » pour intituler ce volume tient ainsi au fait que la majorité des articles rassemblés emploient de manière privilégiée ce terme-là et se situent globalement, sur le plan notionnel, dans le sillage de la tradition européenne de réflexion sur le quotidien : Michel de Certeau, Maurice Blanchot, Bruce Bégout sont les théoriciens qui reviennent le

10. Le premier tome de la *Critique de la vie quotidienne* de Henri Lefebvre paraît en effet en 1947, et *L'invention du quotidien* de Certeau en 1980. Le dernier tome de la *Critique de la vie quotidienne* paraît lui en 1981, venant clore cette période. Cette généalogie théorique dessinée par Sheringham est largement partagée par la critique : Kristin Ross désigne elle aussi le premier tome de la *Critique de la vie quotidienne* de Lefebvre comme son premier jalon (voir K. ROSS, « French Quotidian », dans Lynn GUMPERT (dir.), *The Art of the Everyday: the Quotidian in Postwar French Culture*, New York, New York University Press/Grey Art Gallery Study Center, 1997, p. 19). Voir aussi M. KELLY, « The historical emergence of everyday life », dans Ben HIGHMORE (dir.), *Everyday Life. Critical Concepts in Media and Cultural Studies*, vol. 1, Londres/New York, Routledge, 1992, p. 258 : « *if there is one event which, more than any other, took everyday life out of the closet, and conceptualized it, it was the publication in France in the spring of 1947 of H. Lefebvre's book*, Critique de la vie quotidienne. *Though its impact was not immediate or direct, it marks a decisive moment in the emergence of the idea of everyday life* » (« Si un événement a, plus que tout autre, permis à la vie quotidienne d'émerger comme concept, c'est la publication en France au printemps 1947 de la *Critique de la vie quotidienne* d'H. Lefebvre. Bien que ses répercussions n'aient été ni immédiates ni directes, ce livre a constitué un jalon décisif dans l'essor de l'idée de quotidien »). Voir aussi sur ce point D. SCHILLING, *Mémoires du quotidien : les lieux de Perec* (Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2006), p. 32 : « le premier en France à faire passer le quotidien à l'avant-scène du discours théorique est sans conteste Henri Lefebvre ». Si le terrain de l'émergence du concept a été la pensée européenne de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, le champ d'études s'est rapidement internationalisé. Au fil du xx<sup>e</sup> siècle, le quotidien a été travaillé par un nombre toujours croissant de disciplines et de courants au sein de ces disciplines. L'existence aujourd'hui d'un champ spécifique, les *Everyday Life Studies*, témoigne du fait que le quotidien s'est imposé comme un domaine d'étude en tant que tel.

11. Barbara Formis, qui s'intéresse dans ce livre aux formes de l'art contemporain qui jouent sur une indistinction entre art et vie, s'appuie en effet essentiellement sur une tradition théorique américaine, ses références essentielles étant le pragmatisme américain et Stanley Cavell.

plus souvent au sein de ces pages. Georges Perec est aussi très souvent mentionné, qui a également puisé dans cette tradition *via* notamment son compagnonnage avec Henri Lefebvre<sup>12</sup>. Les textes collectés dans ce volume ne font ainsi que confirmer le rôle de Perec comme jalon majeur pour le développement d'écritures littéraires du quotidien, que Michael Sheringham soulignait déjà fortement dans son essai. Ce volume invite donc à faire le constat de la pérennité d'une tradition de pensée, un seul article, celui de Laurent Demanze, abordant de front la question de l'ordinaire, par l'étude d'Éric Chauvier, qui propose une « anthropologie de l'ordinaire » notamment fondée sur une attention au langage ordinaire, dans le sillage de la pensée du second Wittgenstein.

### QUELLE(S) FORME(S) POUR DIRE LE QUOTIDIEN ?

« Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour [...], comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?<sup>13</sup> » s'interrogeait Georges Perec. Si le quotidien (comme l'ordinaire) se caractérise par sa résistance à l'appréhension, cette difficulté concerne également, pour les écrivains, la mise en œuvre de matrices narratives et descriptives susceptibles de le dire : comment donner forme à ce qui semble justement vouloir échapper à toute mise en forme ? À cette difficulté paraît répondre la variété des propositions mises en jeu. Le champ littéraire contemporain offre en effet une palette très contrastée d'œuvres traitant du quotidien. La thématique touche tous les genres littéraires, comme en témoignent les articles ici rassemblés, qui évoquent aussi bien la poésie (Anne-James Chaton, Jérôme Game, Jacques Jouet, Peter Kral), le théâtre (Pauline Peyrade), la fiction (Bruce Bégout, Vincent Almenndros, Marie-Hélène Lafon, François Bon...) que les récits factuels (à dimension parfois plus ou moins autobiographique, ainsi chez Florence Aubenas, Annie Ernaux, Joy Sorman, Olivia Rosenthal, Martine Sonnet, Jane Sautière, Marcel Cohen). Plus décisif encore, les séparations entre les genres tendent à se brouiller, laissant place à des œuvres éminemment hybrides, qu'il est parfois bien difficile de cataloguer même dans les catégories les plus vastes – que l'on pense à Éric Chauvier, qui écrit à la frontière entre la littérature et les sciences humaines, ou encore à Valérie Mréjen et Édouard Levé, qui œuvrent entre arts plastiques et littérature. Une modalité de réponse à la question de savoir comment écrire le quotidien semble donc se

12. On se rapportera, au sein de ce volume, à l'article de Gaspard Turin, pour une discussion autour de la place chez Perec des termes « ordinaire » et « quotidien ».

13. G. PEREC, *L'Infra-ordinaire*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du xx<sup>e</sup> siècle », 1989, p. 11.

dessiner assez nettement ici : il semble qu'on assiste aujourd'hui à une mise en question des frontières toujours plus affirmée, frontières entre les genres, mais aussi entre la littérature, les savoirs et les autres domaines artistiques. D'où le choix fait ici de favoriser une réflexion interdisciplinaire.

L'ambition de cet ouvrage est donc de dessiner la cartographie de ces écritures du quotidien aujourd'hui, en cernant tout à la fois la cohérence et la diversité d'un territoire, et en définissant sa place dans le paysage littéraire de notre époque. En cela, il se donne pour tâche de rouvrir un chantier laissé en suspens depuis plus d'une décennie. Car le quotidien constitue dans le domaine littéraire un sujet encore en friche, alors qu'il est depuis plus d'un siècle un objet d'études fondamental dans les sciences humaines et sociales. En littérature, la critique a commencé à s'intéresser au quotidien au milieu des années 2000 : en 2006 est paru, outre *Everyday Life* de Michael Sheringham, le livre de Derek Schilling *Mémoires du quotidien*, consacré à Georges Perec. Ces deux publications ont été suivies en 2007 par un collectif dirigé par Marie-Pascale Huglo, *Raconter le quotidien aujourd'hui*<sup>14</sup>. Mais depuis cet ensemble de publications resserré sur l'année 2006-2007, aucun autre volume n'est venu prendre la suite, excepté le collectif dirigé par Michel Braud, consacré à la notion d'« ordinaire » (*L'art de l'ordinaire*, 2012), mais qui porte sur des aires géographiques et des siècles variés. Rouvrir le chantier s'imposait d'autant plus que plus de dix années se sont écoulées depuis cette première salve de publications, années qui ont vu la parution nouvelle d'œuvres touchant au quotidien. D'où le choix que nous avons fait ici de privilégier, du point de vue chronologique, la période la plus récente, en donnant la priorité aux œuvres parues après 2000.

La première section de cet ouvrage regroupe des articles comportant une visée théorique. Cécile Mahiou y décrit les distinctions entre les deux traditions théoriques, américaine et française, qui se sont attachées, pour l'une à l'ordinaire (dans la tradition pragmatiste qui va d'Emerson à Dewey) et pour l'autre au quotidien (dans le contexte d'une critique politique et sociale, développée notamment par Henri Lefebvre). Laurent Demanze, on l'a vu, s'inscrit dans la première tradition, en consacrant une étude à *Contre Télérama* d'Éric Chauvier, lui-même auteur d'une *Anthropologie de l'ordinaire* (2011). Refusant ce qu'il nomme la « désinterlocution » qui rend invisibles les conditions de production du savoir ethnographique, la réalité concrète (linguistique, communicationnelle)

14. M.-P. HUGLO (dir.), « *Raconter le quotidien aujourd'hui* », *Temps zéro*, n° 1, 2007, [<https://tempszero.contemporain.info/document68>], consulté le 12 février 2021.

de la rencontre avec les enquêtés et l'insertion de l'ethnologue au sein de celle-ci, É. Chauvier préconise une « conversion du regard », qui permettrait seule d'échapper au discours des spécialistes. S'appuyant sur une énonciation collective et constituant son texte de brèves notations titrées par des mots simples, il met en évidence les micro-résistances de ceux qui vivent dans cette « France moche », celle des lotissements et des centres commerciaux que *Télérama* avait ainsi qualifié dans un numéro spécial. Gaspard Turin reprend quant à lui le débat entre « quotidien » et « ordinaire » en soulignant combien le figement de l'expression « infra-ordinaire », rattachée à l'œuvre de Perec, est essentiellement dû à des effets de réception. Il repart de la définition que Perec en donne, pour montrer que la liste, modèle identifiable chez de nombreux auteurs et autrices contemporains, constitue un trait d'union entre théorie et pratique scripturales, dans la mesure où elle sert de supports à l'expression de l'infra-ordinaire.

La deuxième section réunit des contributions s'intéressant à différents dispositifs médiatiques : la presse tout d'abord, avec deux articles consacrés à Édouard Levé et Philippe Artières, respectivement de Paula Klein et de Jérôme Meizoz. Édouard Levé, artiste conceptuel, photographe et écrivain, publie avec *Journal* (2004) une série d'articles prélevés dans les journaux et qu'il classe en rubriques, mais qui sont dépouillés de noms propres, de dates et de référents. Ainsi il « interroge la manière dont la presse façonne notre perception des faits “mémorables” » (P. Klein). Caricaturant le ton neutre de l'écriture journalistique, ces textes produisent un effet d'étrangeté, tout en offrant un autoportrait de l'artiste qui devient « celui de tout le monde ». *Miettes : éléments pour une histoire infra-ordinaire de l'année 1980*, de l'historien Philippe Artières (2016), illustre une autre manière d'interroger l'histoire « infra-ordinaire » par le biais du découpage et du montage de textes prélevés dans le journal *Libération*, en particulier dans son supplément de petites annonces *Sandwich*. L'article de Jérôme Meizoz interroge alors l'ensemble de la démarche de Philippe Artières et l'originalité des dispositifs qu'elle met en œuvre, au carrefour de l'histoire, de la littérature et de l'art contemporain. Historien atypique et « montreur d'archives » de la vie quotidienne, désireux de renouveler l'écriture académique par un geste indiscipliné, héritier de Perec mais aussi de l'art contemporain (Sophie Calle, Massimo Furlan), Artières invente des formes marquées par le retour à l'ordinaire et à la régularité temporelle, notamment dans l'enquête sur les journées romaines d'un prêtre de sa parenté (*Vie et mort de Paul Gény*, 2013 ; *Reconstitution*, 2013).

À l'instar de Levé ou d'Artières, le poète « sonore » Anne-James Chaton, étudié par Anne-Christine Royère et Gaëlle Théval, s'appuie, lui aussi, sur des prélèvements opérés dans les journaux. Mais, à l'image du travail de Bernard Heidseick, il extrait également du quotidien ce qu'il nomme des « écrits pauvres » : « tickets de caisse, paquets de cigarettes, billets de train, entrées d'expositions, de spectacles, factures diverses, lettres, prospectus, mais aussi passeport, carte de sécurité sociale, bilan sanguin, etc. », tous ces imprimés qui peuplent notre quotidien sans qu'on leur prête attention. Comme dans *Journal* de Levé, l'accumulation de ces traces construit en creux un autoportrait du poète (*Autoportraits*, 2001). Mais Chaton ne s'en tient pas à la mise en texte et en livre, il met aussi en voix. Les albums *Événements 99* ou *Événements 09* placent en un dispositif sonore particulier des événements mondialisés (comme la mort de Michael Jackson) et tous les « écrits pauvres » qui « traversent » l'auteur et sont lus sur scène. Anne-James Chaton publie aussi sur Facebook et Instagram ce qu'il nomme des « Preuves de l'existence de je » en affichant chaque jour sur ces réseaux sociaux, des photographies de ces écrits, légendés « preuves n° ». Traces du quotidien, ces « preuves » s'avèrent pour l'essentiel des traces d'achat, donc de ce capitalisme dans lequel se fond et peut-être disparaît le sujet. On voit ainsi comment le poète prend acte de l'omniprésence du numérique dans nos vies actuelles, dont il est certain qu'elle reconfigure l'expérience quotidienne, et comment il aborde les relations entre le quotidien et le médiatique « d'une manière nécessairement impensée par les philosophes du quotidien comme par Perec ».

Cet univers numérique est aussi celui dans lequel est pris Ida, le personnage unique de *Ctrl-x* (2014), de la jeune dramaturge Pauline Peyrade, dans une pièce principalement didascalique qui met un scène une femme seule devant son écran, consultant Google, Wikipédia, lisant ses mails et ses textos, écoutant de la musique ou regardant des vidéos. La pièce se fait ainsi réceptacle du « tout venant » (Vinaver) numérique, même si tous ces éléments sont soigneusement réécrits. Malgré une certaine proximité avec *Concert à la carte* de Franz Xaver Kroetz (1972), cette pièce, par des choix dramaturgiques radicalement différents, se distingue des œuvres dramatiques européennes des années 1970 qui se sont intéressées au quotidien, autour de Michel Deutsch, Franz Xaver Kroetz, Martin Sperr ou Jean-Paul Wenzel. Ces auteurs ne sont pas les seuls, dans l'histoire du théâtre, à s'être intéressés à l'expérience journalière. Et Sylvain Diaz préfère replacer la pièce de Peyrade dans le prolongement des réflexions de Diderot sur le théâtre bourgeois, de celles de Maeterlinck sur le tragique quotidien, de l'ironie de Vinaver ou de la tranche de vie naturaliste. Constituée de 220 fragments qui

évoquent le « principe d'arborescence, propre à la navigation électronique », *Ctrl-x* trouve une réelle cohérence dramatique dans une histoire d'amour malheureuse entre Ida et un photoreporter. Alors que la fragmentation évoque le morcellement de l'attention du personnage, la mise en page permet la saisie des dispositifs numériques, l'ensemble rendant sensible l'« expérience résolument contemporaine, celle d'une nouvelle "économie de l'attention" », selon la formule d'Yves Citton.

S'insérant dans la tradition française d'une approche du quotidien attentive aux lieux, cinq contributions ont été regroupées dans la section intitulée « Lieux du quotidien ». Il s'agit, pour Arthur Pétin, de se pencher sur les « inquiétantes nouvelles périurbaines » que Bruce Bégout a réunies dans *Sphex* (2009) et *L'Accumulation primitive de la noirceur* (2014). Philosophe, écrivain, et auteur – on l'a noté – d'un essai sur *La découverte du quotidien* (2005), B. Bégout soumet l'évocation d'espaces périurbains (aires d'autoroute, zones industrielles, centres commerciaux, collège désaffecté ou lotissements pavillonnaires) à un traitement fantastique, issu du romantisme noir ou marqué par l'écriture artiste. Généralement discrédités dans les stéréotypes et l'imaginaire collectif – la France moche, toujours –, ces espaces se voient ainsi valorisés esthétiquement, dans le même temps qu'ils exhibent la « vitalité interne du quotidien », laquelle réside justement dans son « étrangèreté<sup>15</sup> ». Si les périphéries des grandes villes sont chargées de la négativité expulsée par les centres-villes, l'œuvre fictionnelle de B. Bégout y célèbre une humanité qui « invente ses propres normes, à la marge des disciplines sociales ». Avec Marie-Pascale Huglo, nous quittons la périphérie pour le centre de Paris. *Montparnasse monde* de Martine Sonnet s'attache en effet à décrire la gare éponyme. Ce livre articule l'écriture et la pratique d'un lieu, dans une démarche proche de « l'autobiogéographie<sup>16</sup> ». Il porte une attention hyperréaliste au concret, à l'appréhension sensorielle du lieu, et s'inscrit dans une histoire personnelle : l'auteurice a en effet fréquenté quotidiennement la gare pendant quatre ans. Néanmoins des associations d'idées étendent le temps et l'espace à d'autres dimensions et construisent « un monde multiple », dont l'investigation est dynamisée par l'enquête et l'énigme.

Si les gares ont été récemment l'objet de l'attention de deux écrivains (Joy Sorman s'est, elle aussi, installée gare du Nord, comme on le voit dans *Paris Gare*

---

15. B. BÉGOUT, *op. cit.*, p. 29.

16. *Ibid.*, p. 33.

*du Nord*, 2011), c'est sans doute que les écritures du quotidien sont héritières d'une longue tradition littéraire attentive aux lieux de Paris. Rappelant ce cadre urbain « incontournable », Fabien Gris, de son côté, déplace la focale en se concentrant sur la quotidienneté liée aux espaces ruraux, pour constater qu'elle « suscite aujourd'hui [...] peu d'attention » en littérature, à l'inverse du cinéma (Raymond Depardon). Les livres de Thierry Beinstingel, Pascal Commère, Pierre Jourde, Marie-Hélène Lafon ou Jean-Loup Trassard, que lient le choix de « formes modestes du récit » comme la chronique, ont néanmoins la quotidienneté rurale comme sujet principal. Même l'événement (une mort par exemple) y semble servir la mise en lumière d'un quotidien qui est essentiellement fait de labeur, inscrit dans des lieux parcourus à heures fixes. L'auteur souligne la difficulté, d'ordre éthique, à parler de ce quotidien « douloureux » (« la dureté de la vie paysanne ») toujours présenté comme « en voie d'extinction » et qui ne semble pouvoir être approché que par des auteurs ayant légitimité à en parler. Qu'on songe à la réception si hostile de *Pays perdu* de Pierre Jourde, par les premiers concernés.

Après cet article panoramique, Aurore Labadie et Pierre Schoentjes vont s'intéresser à trois livres particuliers qui dévoilent différents aspects de ce quotidien rural souvent négligé par la critique littéraire. Allant à l'encontre de la banalisation de la souffrance animale, *Règne animal* (2016) de Jean-Baptiste Del Amo expose dans une perspective temporelle à la fois itérative et diachronique le recommencement quotidien mais aussi l'aggravation historique des violences de l'élevage. L'ordinaire et l'extraordinaire se trouvent alors imbriqués, comme le montre Aurore Labadie, dans un réalisme qui bascule dans l'apocalyptique pour élaborer une critique politique et anthropologique de la domination inter-espèces. Cependant, le versant utopique du roman, en déplaçant l'angle de vue en faveur du regard et de la conscience des bêtes, nous appelle à réparer, voire à réinventer, notre lien avec les animaux. Le monde rural paraît sous une lumière plus sympathique dans le premier des textes analysés par Pierre Schoentjes, *Joseph* (2014) de Marie-Hélène Lafon, où le réseau d'allusions au *Cœur simple* de Flaubert inscrit le personnage principal dans un rapport de symbiose avec l'environnement qui l'entoure, dans une vie rythmée par l'exécution des tâches quotidiennes et par le retour des saisons. L'intertextualité fonctionne tout autrement dans *Faire mouche* (2018) de Vincent Alméndros, roman qui exprime un *ethos* plus citadin : les allusions à Baudelaire, à Sartre ou à Claude Simon font appel à l'érudition du lecteur pour faire basculer la quotidienneté rurale dans l'exceptionnel, et la représentation dans l'autoréférentialité littéraire.

Les trois contributions réunies dans la partie « Expériences et résistances du quotidien » analysent les structures sociales et les rapports de pouvoir qui façonnent et divisent nos expériences du quotidien, tandis que le quotidien recèle aussi une capacité de résistance au pouvoir. Dans son article consacré au poète Petr Král, Patrick Werly s'attache à interroger le rapport entre quotidienneté et événement à travers l'attention aux gestes pratiques et préconscients, dont le récit poétique permet d'enregistrer le mouvement continu. Ces gestes ordinaires font apparaître le désir d'un événement qui se détacherait sur le fond du quotidien, sans toutefois s'y opposer. Le quotidien est ainsi un lieu d'échange, de circulation, et d'exploration de soi. Contre la tentation gnostique de la littérature moderne, qui condamne l'aliénation du quotidien au nom d'un vrai monde situé ailleurs, le quotidien reste pour Peter Král (comme pour Maurice Blanchot) un espace neutre et indéterminé – le domaine précaire de l'« homme quelconque » dont les déambulations se déroberont au pouvoir.

La figure privilégiée de « l'homme de la rue » peut néanmoins occulter certaines dimensions du quotidien. Marie-Jeanne Zenetti et Corinne Grenouillet mettent en lumière, sous deux angles différents, la dimension genrée des expériences et des écritures du quotidien. C'est à partir de la réception virulente de certains « journaux de confinement » récents que la première autrice pose la question du « genre des genres » des écritures du quotidien. Croisant les théories du quotidien (Lefebvre, Certeau) et les analyses du féminisme matérialiste sur le positionnement ou le *standpoint* (Nancy Hartsock), l'article envisage les rapports sociaux de sexe comme un des angles morts de la vie ordinaire et de sa représentation. C'est pour corriger cette vision partielle du quotidien qu'un ensemble d'approches – des travaux scientifiques de Luce Giard sur les « arts de faire » autour de la cuisine, aux recueils de paroles publiés par Nicole Malinconi, Svetlana Alexiévitche ou Jane Sautière – valorise des pratiques généralement identifiées comme féminines. Au sein des écritures contemporaines du quotidien, les littératures de terrain ou d'enquête font apparaître un partage des espaces investis (les zones urbaines périphériques, les supermarchés, ou les espaces plus mixtes) ainsi que des différences de posture auctoriale (entre le modèle de l'explorateur invétéré et les rôles « féminins » du *care* et de l'écoute). S'inscrivant dans une démarche réflexive, les « récits situés » intègrent une interrogation sur la position du sujet écrivant – position qui contribue à occulter ou au contraire à rendre visibles certains aspects du quotidien. C'est sur un terrain genré spécifique que s'aventure Corinne Grenouillet, pour mettre en lumière un des angles morts des études sur le quotidien : il s'agit de l'expérience du *travail*, et notamment du travail prolétaire (souvent éclipsée,

dans l'histoire littéraire, par le thème des déambulations urbaines et des explorations de l'espace). Le travail des femmes occupe pourtant une place de plus en plus importante dans la littérature depuis une dizaine d'années. Deux récits publiés en 2010, *Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas et *Ouvrière d'usine! Petits bruits d'un quotidien prolétaire* de Sylviane Rosière, abordent directement ce vécu laborieux au féminin. Journaliste en immersion à Caen, F. Aubenas se place dans la situation de demandeuse d'emploi et de femme de ménage pour partager et raconter l'expérience du travail précaire; ouvrière d'usine, S. Rosière restitue par « tranches », dans la forme fragmentaire d'un journal, des anecdotes, des notations et des paroles journalières. Témoins d'une condition collective, ces écrivaines-enquêteuses confient à des structures narratives la tâche de communiquer la texture du quotidien, le rythme ou l'arythmie des activités laborieuses, ainsi que les formes de communauté et de solidarité que produisent ces activités.

Un dernier ensemble d'articles reprend la question du partage en envisageant le quotidien comme le lieu des « choses communes ». En interrogeant le rapport entre le singulier et le collectif au sein des écritures du quotidien, ces articles mettent en lumière le souci éthique qui sous-tend ces entreprises de description ou de narration. Ainsi, dans la série *Faits* de Marcel Cohen, l'individu se fait collectif – que le texte épouse la modalité du fait divers journalistique pour dévoiler un romanesque en puissance dans le quotidien, ou qu'il attire au contraire notre attention sur les faits les plus ordinaires. Comme le montre Maxime Decout, M. Cohen situe dans des contextes précis le regard que nous portons sur le quotidien, en nous offrant un catalogue de manières d'être et d'attitudes. Cette écriture sympathique, qui nous invite à en prolonger les fragments, permet en même temps de renouer avec une quotidienneté brisée par l'Histoire, en s'attachant aussi à l'expérience partagée. Un autre rapport à l'Histoire, conçue comme évolution continue de la quotidienneté, apparaît dans les récits autobiographiques d'Annie Ernaux, étudiés par Bérengère Moricheau-Airaud sous l'angle de leur mise en scène des mutations du commerce. Du café-alimentation à la grande surface, la transformation des espaces marchands découpe la chronologie de la vie personnelle et collective, modifiant de manière durable les rapports humains. Associé à une prise de conscience sociale, le commerce contribue aussi à déterminer les infléchissements de l'écriture d'Ernaux, à travers un déplacement vers le champ sociologique et l'abandon de la forme romanesque, ainsi que par une inflexion politique indéniable.

C'est sous le signe d'un défi éthique commun que Steen Bille Jørgensen rapproche les œuvres de Jacques Jouet et de François Bon, deux écrivains dont la

démarche implique des rencontres sur le terrain. Dans cette situation de proximité, les pratiques sérielles font de l'écriture une intervention au niveau du quotidien, par une stratégie qui allie autoréflexivité formelle et réciprocité humaine. *Daewoo* (2004) de F. Bon réunit ainsi différentes séries (entretiens, scènes de théâtre, micro-récits) pour affronter le « quotidien vide » des usines fermées et des ouvrières licenciées. Dans *Cantates de proximité* (2005), J. Jouet nous propose des « scènes ou portraits de groupes » qui transposent en écriture poétique la relation aux autres. Deux articles sur Valérie Mréjen – écrivaine, vidéaste, cinéaste, plasticienne – viennent conclure cette partie du volume. Cécile de Bary revient sur la question de la mise en récit du quotidien (déjà posée par d'autres contributions au volume), pour interroger plus particulièrement la manière dont ces récits du quotidien émergent au sein des interactions sociales ordinaires. Il s'agit de ce que les sociologues appellent les *small stories* : des amorces narratives qui prennent leur sens au sein d'une communauté (même restreinte). En isolant ces histoires partielles et partagées – anecdotes racontées en famille, échanges verbaux quotidiens – l'œuvre littéraire et filmique de V. Mréjen en fait surgir les contradictions et les dysfonctionnements, sans pour autant exclure, notamment dans les œuvres les plus récentes, l'émerveillement face au quotidien. Malgré la distance ironique qui la caractérise, cette restitution de la parole quotidienne traduit aussi la recherche d'une communauté, à partir d'attitudes communes et de situations partageables, reconnaissables par le lecteur. C'est le versant autobiographique des livres de Mréjen qu'étudie Elisa Bricco, en faisant ressortir dans ses récits la conjonction paradoxale d'un regard impersonnel et de la présence indéniable mais discrète du moi auctorial. Composant avec des bribes de souvenirs, mais à partir de situations communes, ces textes font de l'écriture un acte perlocutoire qui réactive la mémoire et l'imagination des lecteurs.

Présente au colloque qui a été la matrice de ce livre, Valérie Mréjen a participé avec l'écrivaine Joy Sorman à une discussion publique, animée par Cécile de Bary, Elisa Bricco et Alison James. Cette table ronde, transcrite ici, a permis de revenir sur les paradoxes d'un quotidien omniprésent qui doit pourtant être déniché dans des endroits et des situations inattendus (dans les coulisses de la gare du Nord, dans les hôpitaux psychiatriques, dans des écoles pour adolescents en décrochage scolaire) – autant de lieux où la place de l'écrivain reste ambiguë. Pour les deux autrices, ce travail sur le terrain relève moins d'un projet politique précis que d'un désir de faire des voyages dans d'autres quotidiens, d'opérer par la rencontre une mise en question de la perception et du jugement.

En épilogue, Emmanuel Bouju clôt notre volume par une « relation chorale » qui fait dialoguer *L'Enfance politique* de Noémi Lefebvre et une série de textes critiques, à travers un geste de braconnage intertextuel qui vise à faire entendre des histoires sans paroles.

\*

Telles qu'ainsi décrites, les écritures du quotidien apparaissent comme un observatoire privilégié de certains renouvellements de la littérature aujourd'hui – de ses objets comme de ses modes de représentation : l'hybridation des textes, les usages du document, l'investissement des espaces et les formes de l'enquête traduisent une évolution qui se lit aussi dans un nouveau rapport à l'histoire, à la sociologie ou à d'autres formes artistiques. Ces écritures du quotidien témoignent aussi des fractures et des transformations du monde actuel, où les « partages de chaque jour » (pour reprendre l'expression de Marie-Jeanne Zenetti) ne vont pas de soi. Loin de s'épuiser, elles représentent plutôt une tendance toujours marquée de la littérature – à cette nuance près qu'il semble que le projet d'écrire le quotidien *pour lui-même* (comme l'avait fait Perec, ou après lui Quintane dans les années 1990) ne se suffise plus forcément aujourd'hui. Il se tisse à d'autres enjeux sociaux ou politiques et à d'autres pratiques d'écriture, faisant du quotidien une notion aux frontières d'autant plus mouvantes, dont la cartographie doit être sans cesse redessinée.

Mai 2021